

C'est pas la fin du monde. Essai de pansémiotique INTER activée

Bruno Duval

Numéro 70, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46269ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duval, B. (1998). C'est pas la fin du monde. Essai de pansémiotique INTER activée. *Inter*, (70), 9–11.

C'est pas la fin du monde. Essai de pansémiotique INTER activée

Bruno DUVAL

— Ton papier sur BAUDRILLARD est paru à la page 67 du numéro 67, lâche enfin l'ami DREYFUS, cuisiné la veille sur ce point de détail au sortir d'un vernissage de BEN à la flambant neuve Maison européenne de la photo, rue de Fourcy, quelques mois après la parution du premier *Inter* de l'année 1997. L'affaire, pour lui, n'en est pas une : ça fait des années que, sous la houlette transatlantique de Richard MARTEL — qui l'accompagnait dans le Marais le 3 juin —, le grand Charles commande le réseau parisien de la revue, et si son papier à lui, sur *L'art et la vie confondus* de KAPROW, est paru, dans ce même numéro 67, il ne va pas en faire tout un plat, même si — à la faveur d'une seconde coïncidence — c'est à la page... 76...

Et qu'y a-t-il en page 79 ? Je vous le donne en mille : sous la rubrique de Jean-Claude GAGNON, l'Abominable Homme des Lettres, une « info » sur les implants nacrés (des perles aux dents et aux vertèbres) signée Jean-Pierre Le GEOFF. En traversant l'Atlantique, le patronyme breton de Le GOFF est devenu Le GEOFF, diminutif grand-breton de GEOFFREY, en français GEOFFROY ou JOUFFROY. Dans le dix-septième arrondissement de Paris, l'ami Jean-Pierre, adepte bretonnant du hasard objectif, habite précisément rue Jouffroy, numéro 97 (tél. 42 67 05 17). Au renversement du 6 en 9 près, 97, c'est encore... 67, comme le numéro d'*inter* reçu par la poste le 6/6 — anniversaire du Débarquement. Bien sûr, le numéro ne comporte en réalité que 86 pages, mais, sur le plan symbolique, la page 97 n'en existe pas moins, dans un hypothétique numéro Le GOFF de cent pages potentielles, en vente au prix de 90 FF, équivalent visuel de gOFF et anagramme visuel de 90 77, à l'oreille, quatre-vingt-dix (soixante-dix-) sept. En 1995, j'ai relevé cette nouvelle coïncidence à partir d'un écho paru sous la rubrique « Images de Libération » (calligraphiée par Willem) dans mon journal « intime », le 17 DU MOI, et, dans le numéro 67 d'*Inter*, « ma » page comporte le fac-similé photographiquement détourné du pamphlet de BAUDRILLARD qui, dans les colonnes de « Libé », mit le feu aux poudres au dernier rebondissement en date de la querelle dite « de l'art contemporain », sous l'œil indifférent du vétéran Alain JOUFFROY (*Une Révolution dans le regard, Les Pré-voyants, etc.*).

Au centre d'une réflexion sur l'art et la société, le recours à l'absurdité, à la dérision, peut alors prendre une dimension véritablement tragique.



Tel un chien son os — ou Le GOFF ses 32 implants nacrés identifiés aux 33 vertèbres — je feuillette donc avec émerveillement ce numéro 67, voyant peu à peu se constituer en réseau de correspondances signifiantes ou « signes », une série de coïncidences à première vue insignifiantes. Sans avoir recours à l'énergie hystérisée d'un KAPROW, qui le premier accrocha un chien à une toile pour voir ce qui allait « arriver » (what would be happening), l'« Art » et la « Vie » sont « confondus » par le seul jeu (je) du regard, à travers le prisme de la lecture : l'EGO est OFF.

— 67, c'est le numéro de notre bus, me souffle Béatrice DUNNER, à qui j'accorde la primeur amoureuse de mes investigations pansémiotiques (de pan : « tout » et sémiotique : « science des signes »).

À notre porte montmartroise, le 67 relie, par l'Hôtel de ville, le sexe de Paris (Pigalle) à son cœur (le Marais), à moins que ce ne soit l'inverse. La veille — 6/6 —, au lieu de m'y rendre à pieds, j'aurais pu le prendre pour aller à Beaubourg montrer à mon frère cadet Laurent, de passage à Paris, l'accrochage 47-97 *Made In France* : cinquante ans d'art contemporain, qui sont aussi mes propres cinquante ans... et ceux de Charles : comme lui, je serais plutôt, en l'occurrence, un adepte de la contre-performance.

Alain ou à l'autre

« Résonance voulue des chiffres... », conclut, à propos de la performeuse mexicaine Elvira SANTAMARIA, Mariette BOUILLET, après avoir évoqué ses « treize jours de travail consacré à des réflexions sur la mort et aux pensées de M. KURTYCZ et de A. GIBERTIE, qui se sont respectivement suicidés le 13 mars et le 13 juillet 1996. »

C'est à la page 26 — deux fois 13. Entre la page 26 et la page 76 — celle de DREYFUS —, il y en a cinquante, nombre actuel de nos communes années de mi-vie : par deux, ça fait cent, ou sang. En page 97, Mariette BOUILLET aurait pu prévoir la « mort accidentelle » de son quasi homonyme Tony BOUILHET, qui s'était naguère lui-même marqué au fer rouge, comme aurait pu le faire de son vivant GIBERTIE, adepte de la performance à haut risque. Devenu apprenti sculpteur de calvaires en Inde, Tony a atteint le bout du sien à l'âge de trente-trois ans — celui de ses vertèbres christiques — le 14 juillet 1997, un an et un jour après son modèle inconscient dans l'art de faire BOUILLIR le sang : si TON HIBOU Y EST, le BOUT Y EST.

Si je ne connais d'autre en M. KURTYCZ que le réalisateur de *Captain Blood*, j'ai rencontré GIBERTIE, chauffé à blanc, en mai 1996, dans le cadre de Art nouveau du Terminus-Nord, en face de la gare du même nom, après un précédent vernissage de BEN (Dieu ?) au Monde de l'art, rue de Paradis [sic]. D'autorité, je lui ai tendu mon 17 du moi, en m'attendant à ce qu'il me le rejette à la figure (ça aurait fait événement, donc happening). D'avoir rencontré plus infatué que lui, ça l'a plutôt calmé.

Si je le retrouve un jour au Paradis — ou plutôt en Enfer —, j'aimerais avoir avec lui une bonne tchatche :
LUI : La pensée... myotique ? Qu'est-ce que c'est que cette bête-là ?

MOI : Certains disent que c'est un lapin.

LUI : ???

MOI : Ben (pardon) oui, quoi : LAPIN... C'EST MYOTIQUE.

LUI : Ouarf ! ouarf !

MOI : Je ne rigole pas : le lapin « renvoie à la mythologie indienne ». C'est pas moi qui le dis, c'est toujours Mariette BOUILLET à propos du sacrifice d'un de ces innocents quadrupèdes consenti par Elvira SANTAMARIA en ton honneur, Alain, à la première ligne en haut à gauche de la page 26 du numéro 67 d'*Inter*. À quelques lettres près, au lieu de passer ta vie à édifier son propre gibet en chassant ton propre gibier dans les orties, tu aurais pu t'appeler GHIBERTI — le sculpteur de la Porte du Paradis au baptistère de Florence, qui n'est pas celui de la Porte de l'Enfer au Kunsthaus de Zurich (en août 1997, mon itinéraire touristique au pays de Dante est passé par l'une et l'autre).

À la page 79, juste au-dessous du récit de Le GOFF, compte est rendu du Lapin mystique de Lucien SUEL, cul et chemise avec le pseudo-pansémiole Lafcadio MORTIMER, alias Daniel DALIGAND, qui, dans *Miqué ou les oreilles de Dieu* (Éditions Montorgueil, 1991), justifie entre autres la divinité « myotique » (du grec myos « souris ») par l'inscription clairement lisible de la tête de Mickey sur le plan du parc de Versailles.

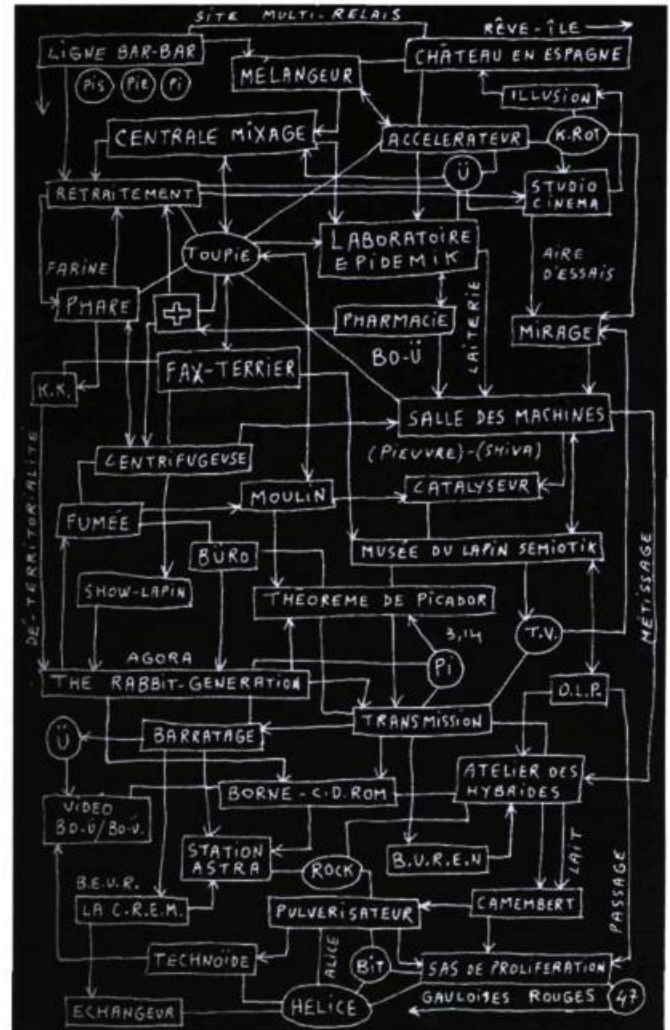
Ci-gît Bertie

À ma droite, le quart de la page 26 d'*Inter* est occupé par un poème de GIBERTIE donnant la liste des grands « maudits » de l'histoire, parmi lesquels BRUNO (Brûlé). Bien sûr, ce n'est pas moi, mais mon quasi homonyme Giordano, brûlé vif sur ordre de la Sainte Inquisition pour avoir soutenu, en dépit du dogme catholique, apostolique et romain, le principe philosophique de l'infinité des mondes. Le supplice a eu lieu à Rome, sur le Campo dei Fiori, le 17 février 1600, trois cent quarante sept ans avant le jour de ma propre naissance. Le 17 février 1992, quatrième centenaire du début du procès de BRUNO (Giordano), j'ai reconstitué, sous le titre *Bruno brûle-t-il ?*, le bûcher de mon illustre prédécesseur dans l'iconoclastie pansémiotique.

Aux États-unis, Bertie, c'est Albert, Albert EINSTEIN, et EIN STEIN, « une pierre ».

Si GÎT BERTIE, c'est parce que, comme le grand Albert, il ignorait le paradoxe de la Relativité absolue, formalisé par Richard SÜNDER dans *Avant le Big Bang* (Éditions Montorgueil, 1993) à partir des travaux d'Alexandre Koyré sur... Giordano BRUNO (*Du monde clos à l'univers infini*, Champs Flammarion).

« Le 17 février 1996, date de mon quarante-neuvième anniversaire (sept au carré), j'ai, en bon aspirant-artiste attardé, « fait une installation » dans l'espace de mon ancienne galerie, 7, rue des Trois-Frères. L'entrée en jouissance du local couvrant 17 millièmes de la copropriété remontait au 17 décembre 1985, mais la grève des transports avait empêché que la manifestation se déroulat à cette date fétiche pour l'Association française de pansémiotique. Le sol du local étant divisé en 17 parcelles d'égales dimensions, chacune d'elles était symboliquement représentée, dans son entité spirituelle transcendante par rapport à l'espace-temps, par une plaque matérielle immanente d'*Eternit*.



Quelques mois plus tard, alors que tout le monde s'aimantait sur INTERNET, éclatait en France le scandale de l'amiante... ETERNIT. Un an après, en février 1997, la grève des INTERNES des hôpitaux mettait un comble à l'impopularité du Premier Ministre CHIRAC, Alain JUPPÉ, qui devait passer à la trappe après les législatives anticipées de juin. Dépourvus de relations évidentes entre eux, ces trois événements nationaux — ainsi que la grève des contrôleurs d'Air-INTER et celle des sans papiers réfugiés à l'église Saint-Bernard rue Saint-BRUNO — étaient verbalement inscrits dans mon installation éphémère du 17 février.

Le 17 février, c'est un peu mon 14 juillet à moi : le 14 juillet 1989, pour célébrer à ma manière le bicentenaire de la prise de la Bastille, j'ai exposé, sous le titre *Louis XIV Juillet*, une réplique photographique de la statue de Louis XIV inaugurée le 14 juillet 1689, dans la cour de l'Hôtel de ville, par le Prévôt des marchands Fourcy, dont la rue abrite aujourd'hui la Maison européenne de la photo où BEN exposait le 3 juin 1997.

6 est là, 7 ici

Six ans jour pour jour avant ma découverte personnelle du numéro 67 d'*Inter*, le 6 juin 1991, mais pas à l'aube, se déroulait à mon ancienne galerie du 7, rue des Trois-Frères, à Montmartre, le vernissage de 6 est en haut, 7 en bas, installation en vitrine de Jean DUPUY fondée sur la simultanéité de cette expo avec celle d'une autre partie de ses œuvres à la galerie Donguy, fief historique du groupe Fluxus à la Bastille. Étant donné l'adresse et la date de la manifestation, on pouvait à loisir décliner la formule en 6 est ici, 7 en face et 6 est aujourd'hui, 7 est demain. l'expo finissant, un mois plus tard, le 6 ou 7/7, on pouvait en conclure que 6 a commencé 7 fini : 6 est 1 (côté de) 7... Encore un exemple de périodicité cyclique fondée sur le 17 pour aboutir à... 666, le nombre de la Bête dans l'Apocalypse, qui — selon *le monde* du 6/6 — effraie tant les orthodoxes grecs avant l'entrée en vigueur du traité européen de Maastricht. Non content d'être impudique, l'anagrammiste du *Trou/Verge Rouge/Vert* interviewé par Petitjean — et non par le grand Charles — dans le numéro 65 d'*Inter* (rectificatif dans le 67, deux pages avant la 76) aurait-il donc quelque chose de diabolique ?

Il aurait fallu le demander au regretté Raymond ABELLIO, découvreur de la sphère sénaire/septenaire (6/7) comme « structure absolue » de l'univers fondée sur la logique structurale des doubles contradictions croisées afin d'être élevées à la transcendance de la sphère cosmique comprenant 6 polarités plus un centre (la septième face du dé). Selon le néo-spiritualiste ABELLIO, la Bible est un « document chiffré ». Pour commencer, Dieu créa le monde en six jours et se reposa le septième. À partir de 1977, j'ai conçu, à partir d'une série d'équivalences grapho-linguistiques, la série des 6 schémas révélateurs du Portrait-robot de DIEU LE VIDE DIT VIEUX SI JEUNE MA BUSE. L'Éternel retour du sixième au premier en constitue un septième.



Au début du mois de juillet 1997, je venais de mettre la dernière main à une première mouture du présent article quand, contre quelques pièces de dix francs, j'ai jeté mon dévolu sur un ouvrage de Guy TARADE : *Nostradamus, prophète de la fin du monde* (Presses de la Cité). Son point d'appui est une des rares « centuries » clairement datée du mage de Salon (de Provence) :

L'an mil neuf cent nonante neuf sept mois
Du ciel viendra un grand roi d'effrayeur
Ressusciter le grand roi d'Angoumois
Avant, après, mars régner par bonheur

Parmi les nostradamistes patentés, il est d'usage de mettre en relation la teneur fondamentale de la « prophétie » énoncée avec la prévision formelle, sur le plan astronomique, d'une totale éclipse solaire — il ne s'en est produit que deux pendant toute la durée du siècle — pour le 11 août 1999 (le rapport 9/7 du premier vers indiquerait 7 mois révolus). Dans sa fièvre initiatique, TARADE va jusqu'à lire l'heure exacte de l'éclipse sur l'horloge peinte des fresques hermétiques du monastère fran-SIX-cain de SIX-miez découvertes à Nice par l'alchimiste contemporain CANSELIET, élève du mystérieux FULCANELLI. N'hésitant pas à réunir sous le même signe astrologique Nostradamus et Jules VERNE, l'exégète fait un sort au rapport 6/7 indispensable, d'après lui, au déchiffrement du cryptogramme dans le *Voyage au centre de la terre*, à peu de choses près voyage au centre de... l'*Inter*.

Pour ma part, si je devais prévoir le jour de la fin du monde considérée comme performance absolue, j'opterais plutôt pour le 9 9bre 1999, non seulement parce qu'il s'agit du dixième anniversaire de la chute du mur de Berlin et que le 9 novembre est, au vingtième siècle, une date sinistrement récurrente dans l'histoire allemande, mais encore parce qu'il s'agit, au calendrier chrétien, du bicentenaire du fameux coup d'État du 18 brumaire, et du centenaire de l'ouverture de la révision, en 1899, au lycée de Rennes, du procès DREYFUS (en allemand « trépid »).

Au fait, le Vatican a-t-il prévu, le 17 février 2000, pour le quatrième centenaire de son bûcher, la révision du procès BRUNO ?

Dans une plaquette sur son alter ego Aurèle, j'avais, sans mobile apparent, qualifié Tony d'« unique fils spirituel de Bertrand LAVIER », mon exact contemporain. Dans la liste officielle des cent artistes les plus chers du monde, ce représentant français du degré zéro de la peinture (*Mickey au musée d'art moderne*) occupe, en 1997, le numéro 97.

Pour accéder aux colonnes d'*Inter*, Charles DREYFUS m'a aimablement servi de trépid.